

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1943)
Heft: 1014

Artikel: Schweizer Festspiel-Wochen
Autor: P.J.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-687709>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

celles que les cantons, obéissant à un sain fédéralisme, peuvent et doivent décréter en toute souveraineté.

En effet, notre dette de guerre a pris des proportions considérables. Pour l'amortir, il faudra l'effort persévérant d'une génération au moins. Les charges qui en résultent sont inéluctables. Il n'est pas en notre pouvoir de les éluder. Bien que toutes nos réserves fiscales n'aient pas encore été mises à contribution, il faut s'attendre à ce qu'elles soient prochainement mobilisées, afin que nous assainissions le plus rapidement possible notre situation et que nous ne léguions pas que des dettes à nos enfants et petits-enfants.

En outre, nous ne devons et nous ne pouvons pas oublier que notre prospérité dépend essentiellement de nos débouchés extérieurs. Dès le rétablissement de la paix, nos autorités chercheront à renouer les liens qui se sont distendus depuis bientôt quatre ans. Dès maintenant, elles posent des jalons à cet effet. Si nous voulons reprendre notre place sur le marché mondial, il faut de toute évidence que nous restions capables de soutenir la concurrence, que nos prix ne soient pas surfaits. Pour cela il faut éviter que l'économie assume de trop lourdes charges.

Comme le disait l'autre jour M. Stampfli, la meilleure politique sociale consiste à pratiquer une saine économie économique. La sécurité ne peut pas être créée artificiellement par un décret des pouvoirs publics ou par un renforcement de la fiscalité. Il s'agit avant tout de maintenir notre machine économique en marche et de donner du travail à nos industries et à nos ouvriers. Telle est notre tâche primordiale. Elle réclame tous nos soins. C'est à elle que nous devons nous attacher en premier lieu. Il faut avant toute autre chose assurer le gagne-pain des masses et le rendement normal de l'économie générale. C'est sur les ressources de celle-ci que l'on pourra puiser pour développer la sécurité sociale.

Pour soutenir cette thèse, il fallait au gouvernement fédéral une jolie dose de courage. Il s'est gardé de répandre des illusions. Il ne s'est pas préoccupé de ce que 1943 est l'année des élections. Il n'a pas cherché à faire de la popularité. Il a estimé que son devoir consistait à se montrer réaliste et à souligner les limites de nos possibilités. On lui en saura sans doute gré un jour.

Cependant, même s'il affirme que nous devons commencer par amortir nos dettes de guerre et garder des ressources pour lutter éventuellement contre le chômage, même s'il donne la préférence à une politique commerciale à longue échéance, le Conseil fédéral ne nie pas que certaines réformes puissent être entreprises dès maintenant. Il élabore en ce moment même une loi qui accordera aux employés de commerce et des arts et métiers la protection dont les ouvriers de l'industrie bénéficient dès longtemps. Il met au point les mesures qui stabiliseront après la guerre les conditions d'existence des agriculteurs. En attendant la réalisation d'une assurance-vieillesse, il s'apprête à donner de plus substantiels secours aux vieillards, aux veuves et aux orphelins. Enfin, il envisage de développer l'assurance-maladie et de créer une assurance à la maternité.

Ce programme peut paraître limité. Incontestablement, il l'est. Il n'est cependant pas décevant. Jusqu'ici, notre peuple s'est toujours méfié des aventures, il s'est montré sensible aux arguments réalistes. Il ne rêve pas, car il est trop près de la terre pour attendre des miracles et des merveilles. Surtout, il comprend toujours mieux que l'équilibre social ne dé-

pend pas exclusivement de satisfactions matérielles et que nous devons attendre beaucoup plus d'une collaboration plus harmonieuse entre le capital et le travail, de relations plus humaines entre patrons et ouvriers. Si l'on ausculte l'opinion publique, surtout parmi les jeunes, on constate que c'est dans cette direction que s'orientent ses préoccupations. Et cela vaut sans doute mieux que de dépenser des millions que nous n'avons pas ou dont nous avons besoin pour d'autres œuvres, au risque de paralyser une économie dont dépend la prospérité de tous et qui assure le pain quotidien de la plupart.

Pierre Béguin.

SCHWEIZER FESTSPIEL-WOCHEN.

Festspiele und Kunstwochen — wer die Schweizer Veranstaltungen in diesem Frühsommer Revue passieren lässt, wird immer wieder auf neue Ankündigungen stossen — müssen nicht nur eine Sache des Fremdenverkehrs sein. Sie sind es allerdings zumeist und unterstehen oft mehr dem Gesetz des Attraktiven als dem inneren Beziehung zur Kultur des veranstaltenden Ortes.

Wir haben in der Schweiz zwar von jeher eine ausgeprägte Festspiel-Kultur gehabt, nur dass sie ganz auf den inneren "Markt" zugeschnitten war, dass die internationalen Aspekte vernachlässigte. Das hängt wohl einmal mit der ausgeprägten Entwicklung des Laientheaters bei uns zusammen wie mit den im Gefolge der grossen eidgenössischen Schützen-Sänger- und Turnereisen sich als wünschbar ergebenden Gross-Veranstaltungen, den abschliessenden Schau-Spielen. Aber es liegt auch begründet in der Pflege historischer, sagen wir ruhig: lokal-geschichtlicher Traditionen und dem Gemeinschaftsbedürfnis wie dem genossenschaftlichen Ausdruckswillen unseres Volkes.

Vom Künstlerischen ist in diesem Zusammenhang vorerst kaum die Rede. Dabei soll nicht verkannt werden, dass viele Versuche unternommen wurden, die Spiele und Dialoge auf ein literarisches Niveau zu heben. Aber sie blieben doch alle fast immer — schon wegen der Mundart — auf den engen Kreis der Heimat beschränkt. Und auch ihr Schema blieb sich zumeist gleich: Symbolgestalten der heimatlichen Landschaft oder Geschichte, ein Schuss Patriotismus, Allegorien. Ihr Gehalt: Huldigung und Mahnung. Das ging so jahraus, jahrein und feierte den Höhepunkt im Jahr der Landesausstellung 1939, wo jeder Kanton seine Eigenart in Aufzug, Vers und Klang, mit Handlung und durch Schaustück zu dokumentieren suchte und wusste. Dann aber brach der Krieg aus, und es ist dadurch sogar nicht einmal allen Kantonsfestspielen gelungen, ihre Repräsentation auf der Landesausstellung zu finden.

Dafür ist seit dem Krieg, der die Schweiz wie eine Insel noch unberührt gelassen hat, die Festwochen-Idee gefördert worden, diese aber auf internationaler Basis. Die Unmöglichkeit für den Schweizer, noch ins Ausland zu künstlerischen Ereignissen zu fahren, veranlasste rührige Verkehrsdirektoren an den Fremdenzentren der Schweiz, die Einrichtung von Kunstwochen bei uns selber zu versuchen. Aber auch der Gedanke, dass es Aufgabe der Mittlerin Schweiz sein könnte, selbst im Kriege den Austausch der Kulturgüter nicht zu vernachlässigen, mag mitgespielt haben. Ansätze mit dem Blick auf die Interna-

Ship through

WORLD TRANSPORT AGENCY LTD.

ESTABLISHED 1913.

I, MARTIN LANE, LONDON, E.C.4

Tel: MANsion House 3434

MANCHESTER LIVERPOOL GLASGOW

NEW YORK BASLE

tionalität, was die Besucher angeht, waren schon vorhanden, (wie etwa auch in den Calderon-Aufführungen in Einsiedeln seit langem ein allgemein gültiges, auf Internationalität berechnetes Spiel existiert hatte). Jetzt wurden diese Ansätze vor allem von den Städten gepflegt, in der Hoffnung, dadurch wenigstens den inner-schweizerischen Reisestrom auf sich ziehen zu können, nachdem durch den Ausfall des internationalen Durchreiseverkehrs die Stadthotellerie schwerer betroffen worden ist als die in den ausgeprägten Fremdengebieten. So zog *Zürich* eine Reihe erster ausländischer, vor allem deutscher Sänger und Dirigenten zusammen und stellte Wagner-Aufführungen voll Glanz auf die Szene und jeweils auch ein modernes Werk auf der Opernbühne zur Diskussion. Aber man verschmähte auch die Operette nicht (in diesem Jahre von Lehar dirigiert) und man versicherte, sich des Pariser Tänzers Lifar und bot damit auch der jüngsten, dennoch eigentlich ältesten Kunst, dem Tanz, eine Fest-Stätte. Der Erfolg dieser Festspiele ist unbestritten, der künstlerische wie der finanzielle. *Bern* verzichtete auf Ausserordentliches, weil seine Hotels durch die kriegswirtschaftlich bedingt in die Bundesstadt Reisenden und durch den Ausbau der diplomatischen Vertretungen aller Staaten im Zentrum Europas aufs stärkste beansprucht sind, und daher kaum einer Festspielhilfe bedürfen.

Genf hat sie nötiger und lässt in diesem Jahr Verdi mit der "Aida" als Freilichtspiel zu Wort und Glanz kommen, wobei es Tribünen für 8000 Besucher in 6 Aufführungen baut. In den *Kurorten* wie Gstaad, Braunwald oder Sils treffen sich kleinere Kreise von Musikinteressenten zur Pflege einer künstlerischen Gemeinschaft und zum Genuss von Aufführungen, die unter einer thematischen Grundidee stehen. Und *Luzern*, dessen internationale Kundschaft durch die Ereignisse verloren ging, hat grosse Anstrengungen auf breiterer Grundlage unternommen und auch zweifellos Erfolg damit erzielt. Noch 1939 konnte es Toscanini als Gast begrüßen und viele Gäste um seinetwillen. Fast schien es, als ob der Glanz und die Attraktion Salzburgs sich auf die Leuchtenstadt am Vierwaldstättersee übertragen wolle. Die immer stärkere Kriegsausweitung indessen zerstörte diesen Traum, und man pflegte dafür die nachbarlichen Kunstbeziehungen zu Italien, dessen berühmte Orchester und Sänger wie Dirigenten Anziehung genug für die Schweizer und die in der Schweiz noch lebenden fremden Kunstfreunde bildeten. Das Ausland direkt kam naturgemäss immer weniger als Besucherreservoir in Frage, und vielleicht ist es nicht zuletzt darauf zurückzuführen, dass man 1942, wie einst in Salzburg Max Reinhardt es tat, Hugo von Hofmannsthal's besinnlich-schönes Spiel vom Sterben des reichen Mannes "Jedermann" in einer Freilichtaufführung

mit der barocken Hofkirche im Hintergrund präsentierte, dass man den Text aber, statt ihn allgemein verständlich zu machen, lokalisierte, dass man die Worte ins Schwyzer Deutsch übertrug. Auch in dieser Dialektfassung verfehlte das Werk, das aus aller Welt einst die Fremden nach Salzburg gelockt hatte, seine Wirkung nicht, aber es bedeutete dennoch einen gewissen Widerspruch in sich selber. In diesem Jahre nun hat man — auch da stand Salzburg als Vorbild da — Goethes Faust I als Freilichtspiel gewählt und das musikalische Programm in den Dienst der Vermittlung Schubertscher Kunst und symphonischer Werke gestellt.

Blieben alle diese Festspiele und Festwochen im Rahmen des international Geläufigen, bezogen sie alle von den prominenten Namen der Ausführenden fast noch mehr als der Autoren ihre Attraktion und hielten sich alle ängstlich an die Pfade des Erprobten, so hat *Basel* in diesem Jahr einen Versuch ganz eigener Art gewagt. Schon früher war die Stadt am Rhein bekannt durch ihre Mozartwochen, die allerdings nicht wie im englischen Glyndbourne ganz bewusste Kulturarbeit leisten konnten oder wollten, sondern nur ihre oft ganz ausgezeichneten Mozartaufführungen zusammenfasste. Nun hat man in den Mittelpunkt der durch Konzerte und Theater reich befrachteten Kunstwochen ein Bewegungsspiel gestellt. Man knüpfte an die grosse mittelalterliche Bildtradition an: Basel ist die Stadt der Totentänze, die von den Wänden zweier Kirchen ihr memento mori sprachen, die als spätere Druckwerke auch mit dem Namen Holbeins verbunden sind und in der ganzen Welt berühmt sind. Aber man liess nicht die alten Zwiegespräche zwischen dem Tod und den Vertretern der einzelnen Stände und Alter wiederaufleben, man verzichtete auf das Wort, das doch zwischen antikisierendem Ton und aktuellen Vulgarismen hätte schwanken müssen und das im heutigen geistigen Umbruch, in der Unsicherheit des religiösen Standorts der Gefahr der Blasphemie hätte nahe kommen können. Man wählte also den Tanz, besser gesagt: das grossflächige Bewegungsspiel, das nun auf einer mittelalterlichen Mysterienbühne im Angesicht des Münsters und seiner benachbarten herrlichen Profanbauten bei eindunkelnder Nacht sich entwickelt.

Gibt diese Umgebung den ganzen Rahmen und Stimmung, so hat die Autorin und Choreographin Mariette von Meyenburg zusammen mit Fritz Stebler, dem Tänzer der Hauptgestalt, in höchst interessanter Weise den Versuch unternommen, den Gedanken des Totentanzes modern abzuwandeln und ihm in der Art fernöstlicher Gestik Ausdruck zu verleihen, in einer Kunst also, die nicht pantomimisch den Handlungsablauf wiedergibt, sondern Gefühle bewegungsmässig sinnfällig macht und damit zugleich das Geschehen spiegelt.

Es ist das gelungen, wobei dem geistig und künstlerisch Anspruchsvollen genau so viel geboten wird wie dem Schau- und Nervenkitzelbedürfnis des einfachen Bürgers. Aber dieser "Totentanz zu Basel im Jahre 1943" ist noch aus anderem Grunde interessant. Er will unsere ganz spezifische Situation kennzeichnen. In einer Zeit, da wir vom Grauen umgeben sind, da die Todeserwartung und innere Bereitschaft in allen Völkern, auch im eigenen, aufs höchste gesteigert ist und die ganze Welt zum Totentanz werden will, hält er sich fern von der so naheliegenden Einbeziehung von überaktuellem Kriegslärm und Massensterben. Seine

Idee ist, dass wir noch unseren Tod sterben dürfen, dass er bei uns nicht wahllos aus der Luft niederstösst, nicht als Massen-mäher auf unseren Feldern haust, dass wir noch Einzelwesen sind mit persönlichem Leben und eigenem Sterben. So treten denn ganz allgemeine Gestalten auf die Bühne und zum Tanz mit dem Tod an: eine Mutter, ein Reicher, ein Heimatloser, ein Sportler — eine tänzerisch herrliche Szene, weil in ihr zum sportlichen Lauf des Leichtathleten die gleichartige, nur ins Schwebende übertragene Bewegung des verfolgenden Todes kommt. — Dieser Tod verliert im übrigen auch das Schreckhafte, er ist zwar nicht der Jüngling, wie die Griechen ihn sahen, aber auch nicht Knochen und Sensenmann, sondern eine herbe männliche Gestalt, zeretzter Adel, mehr Mittler, mehr bizarrer Geburtshelfer zu einem Neuen als Beschliesser des Daseins.

Man kann also auch Festspiele mit gedanklichem Gehalt machen und mit künstlerischen Ambitionen, die fern von dem üblichen Geleise des internationalen Kunstbetriebs (Oper, Konzert, grosses Ballett, bewährtes Schauspiel) liegen. Man kann an örtliche Traditionen anknüpfen, auch wenn sie nicht Schlachtenhistorie sind, man kann sie modern umwandeln, zeitgemäss gestalten, mit neuem Erlebnisstoff erfüllen. Und der Erfolg spricht für ein solches Experiment (wie das Wagnis, wenn ein künstlerischer Wille und eine Weltanschauung dahinterstehen, immer stärkere Wirkung üben wird als die noch so prächtige, nur der Routine entspringende Repräsentation). Dieser Erfolg wäre allerdings nicht so durchschlagend geworden, wenn nicht dieser Totentanz einen der fruchtbarsten Musiker der jüngeren Schweizer Generation, den Genfer Frank Martin, inspiriert hätte. In der Abwandlung eines barocken Kirchenliedes, dessen Thema er auf das frappanteste immer wieder aufnimmt, gibt er dem ganzen einen einheitlichen Rahmen. Er lässt ein weltliches (Jazzband) dem geistlichen (Kammer) Orchester gegenüber treten, er verwendet Knaben- und Männerchor. Und er bezieht das andere grosse traditionelle Künstelement der Rheinstadt, die Trommel, mit ein. Er lässt die erregenden Rhythmen des Kalbfells den Gegenpart spielen, die dumpfen Wirbel zur Steigerung des Klangbilds wie der Gesamtatmosphäre beitragen und erreicht so stärkste unheimliche Wirkung. Und wenn dann, von Scheinwerfern aus dem Nichts berausgehoben, der Tod die Bühne verlässt und in eine der alten Gassen einbiegt, vom Trommelklang gefolgt, von der mahnend schrillen Glocke einer Kirche begleitet, dann ergibt das eine Ergriffenheit beim Publikum, die nicht so schnell weicht, und deren Nachhall grösser ist als selbst bei den grossartigen Jedermannszenen in Salzburg, die wir miterlebten.

Es wäre hier nicht so ausführlich von diesem Spiel zu sprechen, wenn nicht in ihm zum ersten Mal das übliche Festspielschema und der Kunstwochenbetrieb durchbrochen würde. Gewiss ist auch dieser Totentanz zur Stadtattraktion und Fremdenpropaganda bestimmt, aber die Mittel, die man anwendet, sind sauber, seine Sprache — es ist die Sprache des Gefühls und des Körpers — ist international verständlich. Und sein Gehalt ist ortsgebunden wie weltenweit, seine Idee schweizerisch und aktuell, menschlich zugleich. Wahrliche Festspiele müssen nicht nur eine Sache des Fremdenverkehrs sein. Hier ist im Juni 1943 zu Basel ein Mehr gewollt und gelungen.

P.J.B.

SWISS MERCANTILE SOCIETY.

The Monthly Meeting of the Society was held at Swiss House on Wednesday, 14th July. Mr. J. J. Boos presided.

No doubt due to the short agenda and holiday time, the attendance was not too numerous, but those present were able to obtain quite a host of information regarding Society matters and news from Headquarters, as well as learn about the latest developments in the Swiss Colony.

Although it had been previously arranged to hold a meeting in August, the members decided to follow the custom adopted in past years, i.e. to dispense with a formal meeting in August; but anyone wishing to visit Swiss House to read the latest news from Switzerland, or have a game of cards, table tennis, etc., will find the rooms at his disposal. For the benefit of our members as well as the Swiss Colony in general, we wish again to point out that by courtesy of the Swiss Legation, the latest Swiss "dailies" and illustrated papers are available in the Club Room.

In September it will be fifty-five years since the Society was founded and it is intended to celebrate this occasion in a fitting manner, in keeping with the times. Full particulars will be published in the next issue of the Swiss Observer.

W.B.

VARIED AND APPETISING



With Maggi's Aspic Jelly valuable additions may be made to war-time menus. From meat, fish and vegetable "left-overs" attractive supplementary dishes can be contrived.

INVALID ASPIC

Maggi's Aspic Jelly in a small mould daintily served with two or three small strips of toast will be a welcome change from "beef tea."

FISH ASPIC

Cod or Salmon remaining from the boiled fish can be used, also prawns or shrimps. Fill the mould $\frac{3}{4}$ full and when nearly set put in the flakes of fish and fill up.

MEAT ASPIC

Cooked fresh sausage meat or meat left over from the joints may be used minced. Drop the meat into the jelly before setting and serve with a little watercress or cress.

ASPIC SANDWICHES

Spread the slices of bread with margarine and then with a thin layer of jelly. Add grated cheese, watercress, mustard and cress, meat or fish paste.

JELLIED BEEF SOUP



A rich jellied beef soup may be made instantly with the addition of boiling water. Greatly appreciated by Fire-Watchers.



MAGGI'S

ASPIC JELLY

FREE SAMPLE.—Send 1d. stamp for free sample of Maggi's Aspic Jelly. Apply MARBER & CO. (Food Products) Ltd., 1, Stanhope St., London, N.W.1